



LES REPORTAGES HANDITEC HANDROIT



Caroline LHOMME



Interview de Laetitia Carton pour « *J'avancerai vers toi avec les yeux d'un sourd* »

Laetitia Carton est réalisatrice de documentaires. Le 20 janvier, sort son nouveau film, « j'avancerai vers toi avec les yeux d'un sourd adressé à son ami Vincent, mort il y a dix ans. Vincent était Sourd. Il l'avait initiée à la langue des signes. Avec ce film, la réalisatrice lui donne aujourd'hui des nouvelles de son pays, ce monde inconnu et fascinant, celui d'un peuple qui lutte pour défendre sa culture et son identité.

1/COMMENT AVEZ-VOUS EU L'ENVIE DE NOUS FAIRE DECOUVRIR LE MONDE DES PERSONNES SOURDES ?

C'est une longue histoire. On pourrait dire parce que j'ai plusieurs amis Sourds¹. Parce que je sais *signer*, on utilise ce verbe pour dire que l'on utilise la langue des signes. J'ai appris cette langue il y a plus de dix ans. Mais Vincent qui m'a introduit dans ce monde et à qui mon film est adressé n'était pas le premier sourd que j'ai rencontré.



Tout a commencé le jour où l'on m'a présenté Sandrine, j'avais huit ans, elle aussi. On est devenues amies. Tous les samedis, on regardait des films chez elle. Elle avait déjà un magnétoscope. On a regardé la vidéo des *Enfants du silence* une bonne vingtaine de fois. Après chaque séquence, elle appuyait sur pause, et je lui articulais les dialogues, elle lisait alors sur mes lèvres ce qui venait de se dire entre les personnages. Quelquefois, même avec les dialogues, Sandrine ne saisissait pas ce qui se passait, je devais simplifier la scène, et donc le film.

Sandrine revenait tous les vendredis soir de son école spécialisée, très loin, à côté de Lyon. Ca lui prenait tout son temps. Et même plus. Là-bas, elle suivait ce qu'on appelle une éducation oraliste : si les sourds n'entendent pas, il faut au moins qu'ils parlent. Pour être comme tout le monde. Elle passait des heures, le casque sur les oreilles, à essayer d'interpréter les choses qu'elle percevait, à former des sons, qu'elle n'entendait pas, avec sa bouche, sa langue, son palais, son souffle, et à les répéter. Moi



LES REPORTAGES HANDITEC HANDROIT



Caroline LHOMME

pendant ce temps à l'école, je faisais du français, des mathématiques, de la géométrie, des sciences, de l'histoire, de la géographie, du travail manuel, de la poésie et des arts plastiques.

La langue des signes était « interdite » dans son école, on lui tapait sur les doigts et on l'empêchait de faire des « grimaces ». Elle n'en connaissait que l'alphabet, les grands le lui avaient appris en cachette, à la récréation.

Nous avons grandi ensemble avec Sandrine, moi consciente année après année du fossé qui se creusait entre nous, de sa petite différence qui petit à petit devenait un grand handicap. Et le regret, que je n'ai jamais formulé à l'époque, de la langue des signes. Cette langue j'avais aperçue plusieurs fois à la télé.



Déjà petite je sentais bien qu'elle nous aurait permis à toutes les deux de grandir avec une langue commune, une vraie langue, pas un outil de communication sommaire, et mal maîtrisé. Ce que la parole est aujourd'hui pour Sandrine.

J'ai ainsi grandi avec cette grande absente. Bien plus tard, sur le chemin de l'école des beaux-arts où je faisais mes études, je suis passée devant une affichette, proposant des cours de langue des signes. Je me suis inscrite sur le champ. C'est là que j'ai rencontré Vincent.

Vincent ne ressemblait pas du tout à celle que Sandrine était devenue. C'est lui qui le premier, m'a introduit au Pays des Sourds. Un autre monde, dans le nôtre. Avec lui, j'ai pris conscience de l'infinité de la langue des signes, une vraie langue, et non un code comme le croient souvent les entendants. J'ai compris que les Sourds ne se pensaient pas comme des handicapés, mais comme un peuple, avec sa culture et sa perception propres. Qu'ils ne voyaient pas le monde comme nous, qu'ils avaient une manière de penser propre à leur langue.

Un soir, sur un quai de métro, Vincent m'a confié son mal-être. Nous revenions d'une pièce de théâtre avec Emmanuelle Laborit (actrice des Enfants du Silence) et discussions depuis plus d'une heure. Il me parlait de sa difficulté à vivre l'isolement face aux entendants, de son sentiment d'oppression, de cette idéologie oraliste qui veut les faire parler à tout prix, et surtout du peu de considération qu'ils recevaient de la part de nos politiques, comme s'ils n'existaient pas. Ce soir-là, c'était son ras-le-bol qui prenait le dessus. J'écoutais, impuissante, son désarroi face aux embûches qui jalonnaient sa vie. Et dans ce couloir bondé, j'ai pensé à ce film documentaire pour la première fois. Je lui ai proposé d'écrire un film ensemble, un film à quatre mains, à quatre yeux, ceux d'une entendante, et ceux d'un Sourd. Nous nous sommes quittés heureux.

Quelques mois plus tard, Vincent s'est jeté du sixième étage de son immeuble parisien. Il n'a pas laissé de lettre. Il avait 32 ans.

Nous n'avons pas eu le temps de faire ce film ensemble.

Utilisé pour désigner un individu porteur d'une déficience auditive, sourd s'écrit avec une minuscule, mais Sourd avec un grand S majuscule pour désigner une personne membre d'une communauté linguistique, celle qui parle la langue des signes. L'idée de départ est de prendre acte du fait que les sourds, se définissant sur des critères culturels, ayant plus à voir avec l'ethnie, leur nom doit relever des mêmes règles typographiques.



LES REPORTAGES HANDITEC HANDROIT



Caroline LHOMME

2/ AVEZ-VOUS EU DE BONNES (ET DE MAUVAISES) SURPRISES PENDANT LE TOURNAGE ?

Non, je n'ai rien découvert au tournage, j'ai filmé mes amis, des gens, un monde que je connais bien. J'avais juste le désir de partager ce que je connais déjà très bien.

3/ PENSEZ-VOUS VOUS INTERESSER A NOUVEAU AU HANDICAP A L'AVENIR ?

Je n'aime pas ce mot de handicap, je ne l'emploie jamais. Et je ne pense pas m'intéresser au « handicap ». Je filme les gens que j'aime, et dans ces personnes il y a des gens qui ont des manières d'être au monde différentes. Ma mère et sa maladie de Huntington (mon film « La pieuvre »), mes amis sourds et leur sens en moins qui leur donne une richesse de plus, Julie, la jeune femme de mon court-métrage « La visite » et sa trisomie 21.... Ce sont avant tout des personnes dont la manière de regarder le monde et d'y vivre m'intéresse, parce qu'elle est différente de la mienne et que j'aime la diversité, la complexité, la richesse de nos différences. Je me sentirais mal dans un monde où nous serions tous les mêmes. J'aime rencontrer la différence, le grand Autre. Je regrette que l'australopithèque ait disparu, d'ailleurs... deux hominidés sur cette terre, cela aurait été fantastique.

